

Beginners, de ceux qui sont grands parce qu'ils voient plus loin que les autres humains et parce qu'ils désirent plus fortement que les autres, de ceux qui consciemment expriment les forces qui travaillent pour le progrès social, agissent dans le sens de celles-ci et préparent l'avenir, n'est pas close.

L'idéal socialiste du mouvement ouvrier, la force morale et la grandeur qui sont incluses dans la lutte émancipatrice des opprimés du régime capitaliste ont donné depuis un siècle des figures de héros, telles que Marx, Lénine et Trotsky.

Août 1946.

PABLO.

STALINE VEUT MA MORT

par Léon TROTSKY

L'article ci-dessous fut écrit par Trotsky deux semaines après la tentative d'assassinat dont il fut victime le 24 mai 1940. Comme l'article en fait état, le Guépéou de Staline fut capable d'exercer sur la police mexicaine une pression suffisamment puissante pour que cette dernière oriente son enquête en dehors de la bande de tueurs guépéoutistes qui avaient tenté d'assassiner Trotsky. Cependant, peu de temps après que cet article eut été écrit, l'enquête fut ramenée sur la bonne voie. A cette époque, la presse de nos camarades américains publia tous les détails concernant l'arrestation de David Serrano, de David Alfaro Siqueiros et d'une vingtaine d'autres staliniens ; elle publia aussi comment certains d'entre eux avouèrent leur complicité, et la culpabilité de la machine terroriste stalinienne fut établie.

L'article de Trotsky nous donne sa propre description de l'attentat du 24 mai et des événements des deux semaines suivantes. Trotsky écrit un autre article sur l'attentat, intitulé : Le Comintern et le Guépéou, publié dans le numéro de novembre 1940 de la revue Fourth International.

LA NUIT DE L'ATTENTAT

L'ATTAQUE se produisit à l'aube, vers quatre heures du matin. Je dormais profondément, ayant pris un soporifique après une écrasante journée de travail. Réveillé par les rafales de la fusillade, mais étant plutôt dans un demi-sommeil, je m'imaginais d'abord qu'on célébrait un jour de fête nationale près de la maison avec des feux d'artifices. Mais les explosions étaient trop près de nous, à l'intérieur même de la pièce, près de moi et au-dessus de ma tête. L'odeur de poudre prenait de plus en plus à la gorge. Nettement, ce ce que nous attendions depuis toujours, était maintenant un état de fait : nous étions sous le coup d'une attaque. Où étaient les policiers cantonnés en dehors de la maison ? Qu'étaient devenus les gardes placés à l'intérieur ? Pieds et poings liés ? Enlevés ? Assassinés ? Ma femme avait déjà sauté du lit. La fusillade continuait sans arrêt. Ma femme m'a dit plus tard qu'elle m'entraîna sur le plancher, me poussant dans un coin entre le lit et le mur. C'est l'exacte vérité. Elle était restée devant moi, près du mur, comme pour me protéger de son corps. Mais avec quelques gestes et en parlant à voix basse, je la persuadai de s'étendre à terre. Les coups de feu venaient de tous côtés, il était difficile de savoir exactement d'où. A un certain moment, ma femme, comme elle me le raconta plus tard, put distinguer nettement l'éclat des coups de feu : la rafale venait donc de la pièce elle-même, bien que nous ne puissions voir personne. Mon impression est qu'environ deux cents coups de feu furent tirés, dont une centaine dans la pièce elle-même, près de nous. Des éclats de verre et de plâtre volaient dans toutes les directions. Un peu plus tard je m'aperçus que j'avais été légèrement touché deux fois à la jambe droite.

Comme la fusillade s'arrêtait, nous entendîmes notre petit-fils appeler dans la pièce voisine « Grand-père ! » La voix de l'enfant